

---

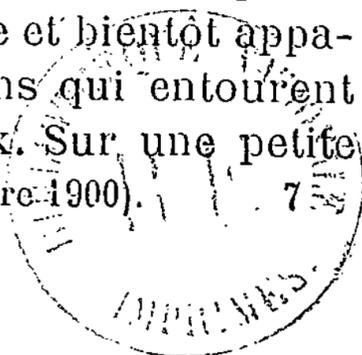
## CINQ MOIS AU MAROC

---

Partis d'Oran fin janvier 1899 pour aller faire, à Oudjda, un séjour de trente à quarante jours, des circonstances imprévues nous y ont retenus plus de cinq mois. Mêlés, durant ce temps, à la vie journalière des Marocains, nous avons trouvé chez eux des choses dignes d'attention et nous les avons notées pour en faire l'objet de cette relation.

Arrivés à Lalla-Maghnia depuis deux jours, nous avons fait diligence pour réunir nos vivres et nos bagages, et ce matin notre convoi s'est mis en route. Nous partons à notre tour vers une heure de l'après-midi et, après avoir franchi l'Oued-Ouardefou, nous cheminons dans l'immense plaine d'Angade, sur une piste presque carrossable. Autour de nous le pays n'est peuplé que d'asphodèles et de jujubiers sauvages et, de loin en loin seulement, apparaissent quelques champs cultivés. Il est rare cependant de trouver, dans la région tellienne avoisinant la côte, un pays aussi privilégié comme parcours pour les éleveurs et comme labours pour les cultivateurs ; s'il y pleuvait régulièrement, cette plaine serait la plus riche du monde.

Après avoir dépassé de quelques kilomètres le point appelé Zoudj-Lebghal, où se trouve notre dernier poste de garde, nous franchissons la frontière et bientôt apparaît, au loin, la ligne sombre des jardins qui entourent Oudjda et la cachent encore à nos yeux. Sur une petite



éminence, en avant de nous, se profile un groupe de six cavaliers, envoyés de l'*âmel* (gouverneur). Ils se rangent sur la gauche de la route, les pans du burnous relevés sur les épaules, le fusil haut. Le *khalifa* de l'*âmel*, suivi d'un homme, vient au trot à notre rencontre ; il salue sans mettre pied à terre et son escorte marche en avant, avec deux cavaliers détachés en extrême pointe. Tous montent des chevaux ordinaires et leurs selles reposent sur un véritable matelas retombant jusque sur la croupe. Nous pénétrons enfin dans les jardins et, à la grande surprise de quelques-uns d'entre nous, nous cheminons dans un vieux cimetière ! Les musulmans pratiquent le culte des morts, mais chez eux fouler des sépultures, même du sabot de son cheval, n'est pas un sacrilège.

A la porte de *Sidi Abd-el-Ouahab*, nous sommes reçus par un poste de soldats marocains, portant l'arme sur l'épaule gauche. Aux commandements faits en langue anglaise par leur chef, ces soldats nous encadrent et nous accompagnent. Les places et les rues sont remplies de curieux attirés par notre arrivée ; c'est samedi, et toute la population juive, dans ses habits de fête, nous regarde passer. A l'entrée de la citadelle ou *mechouar*, un autre poste nous rend les honneurs et nous introduit dans une deuxième ville quasi-militaire, où se trouvent les magasins de la troupe et son camp. Nous arrivons enfin à une troisième porte, celle de la *kasba* de l'*âmel*, où nous sommes reçus par les tambours et clairons de la garnison. Ils forment deux groupes ayant chacun son *kaïd* ou instructeur ; les premiers roulent en marquant le pas et les autres immobiles font entendre une sonnerie qui rappelle la charge. Comme les fifres et les tambours de notre ancienne armée, ceux ci sont des jeunes gens de dix à vingt ans.

Dans la kasba on nous donne des logements bordant les quatre côtés d'un grand et beau jardin créé par la mission française qui, il y a vingt ans, résidait ici et instruisait l'infanterie marocaine.

L'âmel Si Bou Bekeur El Habbassi nous a conviés à souper ce soir et, dès notre arrivée chez lui, on nous sert le thé. Parfaitement préparé par les Marocains qui le préfèrent de beaucoup au café, le thé se prend ici à toute heure et à tout propos. On nous apporte ensuite une sorte de potage au riz très onctueux, appelé *harira*, servi dans des bols et que l'on absorbe sans cuiller, ainsi qu'une tasse de chocolat. Cette mode est particulière au pays et l'on peut dire que la *harira* est ici le mets national.

Un médecin de l'intérieur se rendait à Fez pour y exercer son talent; approchant de la ville, au soleil levant, il vit un nuage compact de fumée qui s'étendait sur la capitale. « Qu'est-ce que cela? demanda-t-il aux passants. — Mais, ce sont les Feziens qui préparent la *harira* du matin, lui répondit-on. — Ah! reprit le médecin, la *harira* est à ce point en honneur à Fez! Dans ce cas, ajouta-t-il en rebroussant chemin, il n'y a rien à faire ici pour les médecins! »

Après la *harira*, on nous fait attendre la suite environ une demi-heure, puis on nous apporte une table toute servie avec deux ragoûts : l'un de mouton aux cardons, l'autre de pigeons rôtis aux jaunes d'œufs. Chacun de nous est servi dans une assiette garnie de viande et couronnée de légumes élevés en pile; on en prend à sa guise et le reste est desservi. Vient ensuite un *kouskous*, entremets qui se dresse dans chaque assiette comme une dune: son sommet est fait de sucre en poudre et ses parois sont ornées de festons dessinés avec de la cannelle pilée. Un deuxième *kouskous* arrosé de bouillon et surmonté de morceaux de mouton logés dans des tranches de courge termine ces agapes. Avec le thé vert parfumé de menthe fraîche, de lavande, de verveine ou de fleurs d'oranger, selon la saison, sont servies des pâtisseries aux amandes et des feuilletés au miel.

L'usage de la cuiller est inconnu au Maroc, et ce n'est pas sans étonnement que nous voyons l'âmel lui-même,

qui est d'une propreté méticuleuse et d'une grande distinction, manger avec ses seuls doigts; il le fait, à vrai dire, très adroitement. Nous sommes seuls à avoir des cuillers, mais elles sont de fabrication européenne; c'est dire que la cuiller en bois elle-même, si répandue en Algérie, ne l'est pas du tout au Maroc. Il est bon d'ajouter qu'ici on se lave rigoureusement les mains avant et après le repas.

Dans la matinée du lendemain, nous donnons les derniers soins à notre installation, et après le déjeuner nous allons visiter la ville. Nous sortons de la kasba par une porte dérobée ou *kherradjia* et nous nous trouvons, quelques pas plus loin, devant la prison chérifienne. Le gardien est un quarteron sec et de taille élancée; il est coiffé d'un fez et, comme tous les *Abid Bokhari* et leurs descendants, il a le front rasé et porte, sur les tempes, deux énormes touffes de cheveux frisés. Il nous introduit dans un vaste local qui s'appuie sur de forts piliers et reçoit l'air et la lumière par une baie barreaudée très élevée au-dessus du sol. Cette prison, contrairement à la légende, n'est pas humide, l'air qu'on y respire n'a rien de méphitique et seuls les assassins ont les fers aux pieds.

L'État ne nourrit pas les prisonniers; ils sont entretenus par leurs familles ou par la charité publique, aussi quelques-uns d'entre eux sont-ils bien vêtus et entourés d'un certain bien-être. On sait que dans le monde musulman c'est faire œuvre méritoire qu'entretenir des prisonniers et, au cours de la *fatiha* qui termine les prières publiques du vendredi, des invocations sont faites en faveur des prisonniers, des malades, des voyageurs, etc.

Non loin de la porte d'entrée est étendu un homme à la figure longue et fine, encadrée d'un collier de barbe très noire. Dans la pâleur de son visage émacié, brûlent deux yeux de fièvre chargés d'une tristesse indicible. Près de lui, son fils, un enfant de huit ans, à la peau

blanche, aux yeux doux, nous regarde, immobile et silencieux. Le prisonnier devine notre émotion et nous dit, d'une voix affaiblie par la consommation : « Que pensez-vous de ce que vous voyez?... Est-ce bien ce traitement?... Ce cruel châtement est-il juste?... »

Triste destinée que celle de ce kaïd des *Guelâïa* qui se révolta en 1893 contre les Espagnols de Melilla !... Pour adoucir sa longue détention, il a demandé et obtenu la faveur d'avoir tout le jour, auprès de lui, son enfant le plus cher, et il faudra la mort du père pour arracher le fils à ce tombeau !... (1).

Nous nous détournons de ce spectacle et, accompagnés des soldats du *makhzen*, indispensables pour écarter la foule qui nous assiège, nous sortons de la citadelle et allons visiter la ville et ses magasins. Les plus intéressants et les plus nombreux sont ceux des armuriers; on y trouve des ouvriers habiles et on y voit des armes assez belles telles que fusils de toutes provenances et de tous genres, pistolets, tromblons, sabres, revolvers, poignards, etc. Dans l'une de ces boutiques, un nègre obèse et grisonnant nous regarde en souriant par dessus ses lunettes : c'est un horloger ambulancier venu de Fez et, pendant quelques jours, il réparera la plus étonnante collection de montres et de pendules qui se puissent voir et que recèlent les demeures oudjiennes. Nous voyons, pour la première fois, des fusils dits « de *fantasia* » et ne se chargeant qu'à poudre. En raison de leur destination ils ne sont pas construits selon les règles, c'est-à-dire que par suite du raccourcissement voulu de la crosse la ligne de mire est faussée. On les appelle *tebourida*, forme berbère appliquée au mot arabe *baroud* (poudre).

Les armuriers de ce pays regarnissent les culots métalliques de nos cartouches; ils savent y mettre

---

(1) Le kaïd Allal des Guelâïa s'est éteint quelques jours avant notre départ d'Oudjda.

l'amorce et la charge. Quant à la bijouterie, qui tient une si grande place dans la dot des femmes indigènes, elle est, comme en Algérie, entre les mains des artisans juifs.

Nous nous arrêtons devant la maison du fameux kaïd El Hadj Saheli, chef du groupe nomade des Mehaya et l'un des principaux agitateurs qui jetèrent le trouble dans la région en 1897. Très intelligent et très habile, ce chef, qui a ses intérêts divisés par la frontière, sait, selon les fluctuations de la politique, rester au Maroc ou se réfugier en territoire français avec ses tribus. Ceci a fait dire à un chef de nos tribus Hamyanes qu'El Hadj Saheli porte deux burnous : l'un marocain, l'autre algérien. Quand son premier burnous devient trop sale, il passe en Algérie; quand le second n'est plus portable, il s'empresse de regagner le Maroc (1).

Non loin de sa maison, la grande mosquée dédiée à *Sidi Okba ben Nafâ*, le conquérant de l'Afrique, dresse son minaret, identique à celui qui s'élève près des magasins du campement, à Oran. Il est de même style et de mêmes proportions, mais certaines de ses parties délabrées et négligées lui font le plus grand tort. Dans une rue voisine, nous visitons une importante et solide construction dite *keïsarïa* (caserne) louée par le makhzen à un particulier et où sont entreposés les approvisionnements militaires.

Le quartier des brodeurs sur cuir et des selliers est assez important. On y trouve des poires à poudre avec broderies en soie de couleurs variées et ornements en *filali* ou cuir du *Tafilalet*, connu et estimé en Europe, depuis des siècles, sous le nom de maroquin. C'est de la peau de chèvre tannée avec une galle appelée *takaout* et provenant d'une variété de tamarin qui abonde dans la vallée de l'Oued-Dra et au Tafilalet. Cette peau est

---

(1) El Hadj Saheli a été tué dans une rencontre, au Maroc, en octobre 1899, payant de sa vie cette politique dangereuse.

teinte avec de la garance, de l'écorce de grenade, de l'indigo, etc. On y voit aussi de larges ceintures en cuir également ornées de broderies, des étuis de pistolet, des aumônières, des coussins de forme ronde appelés *sthourmia*, etc. Tous les brodeurs que nous voyons emploient beaucoup plus la soie que le fil de métal. Vient ensuite le quartier des arçoniers, qui font un article unique, le bois de selle. On sait que l'arçon arabe est fait de plusieurs parties taillées de préférence dans la racine du laurier-rose. Ces parties sont emboîtées et ajustées puis enveloppées de peaux de mouton cousues. Autrefois ceux de Blida étaient réputés comme les meilleurs de la Régence.

Aux portes du Mechouar se trouve l'établissement de la douane qui loge l'*amine* (chef du service) et son personnel. Les grains et les marchandises destinés au marché d'Oudjda paient des droits d'entrée dont une part revient à l'*âmel*. Le principal bain maure, situé près de la mosquée, est, comme elle, en communication d'une part avec la ville, de l'autre avec la citadelle.

Élevée de 683 mètres au-dessus du niveau de la mer et située par 34° 40' de latitude nord et 4° 8' de longitude occidentale de Paris, sur la rive droite de l'Isly (1), Oudjda occupe une remarquable situation à l'extrémité est de la plaine d'Angade, ainsi appelée du nom d'une tribu d'origine arabe qui l'habite avec les Mehaya et les Sedjaâ. Cette plaine est limitée au nord par le pâté montagneux des Beni-Senassen, à l'est par la chaîne des Beni-Senous, à l'ouest par la Molouïa et au sud par les monts des Zekara et des Beni-bou-Zeggou. La ville est à cinq journées de Fez et à trois journées de Melilla ; trente kilomètres la séparent du poste de Lalla-Marghnia et dix-huit de notre frontière.

Pendant l'année 1897, l'*âmel* Si Idris ben Yaïch, ayant

---

(1) Renseignements puisés dans la *Reconnaissance au Maroc*, de M. le comte Ch. de Foucauld, et l'*Empire de Maroc*, de M. Ferdinand Hæfer. Firmin Didot, Paris.

à lutter contre un parti de Mehaya en rébellion contre son autorité, fit entourer la place d'une enceinte bastionnée et crénelée, haute de cinq ou six mètres et blanchie à la chaux. Elle est percée de quatre portes bardées de fer et possède un chemin de ronde qui court à mi-hauteur, avec postes de vigies. Sa crête est ajourée comme le faite de certaines *koubba* (chapelles) ou la balustrade de certains minarets. Son profil sur le fond sombre des oliviers est d'un très bel effet et son efficacité, au point de vue de la défense contre des forces indigènes, est incontestable. La terre et les pierres qui ont été enlevées sur place pour édifier cette enceinte, ont laissé extérieurement au mur un vide continu qui se remplit d'eau pendant les pluies et constitue un véritable fossé. L'ensemble de la ville avec son enceinte figure, à peu près, un octogone dont six côtés sont enveloppés par les jardins et leurs clôtures ; seuls deux côtés regardant le nord-ouest sont découverts et constituent d'autant mieux le point vulnérable de la place, qu'ils sont dominés, à moins de deux kilomètres, par un ressaut rocheux facilement accessible de l'extérieur. Les rues et les places d'Oudjda sont assez larges et relativement propres, mais on n'y trouve ni ruelles ni passages couverts, ce qui est curieux dans un pays bas et très chaud comme celui-ci.

La population musulmane, composée d'environ quinze cents familles, semble avoir été formée, en dernier lieu, de groupes arabes, tirés des Angades et autres nomades de la région. Elle n'emploie pas le *chelha* ou idiome berbère du Maroc et parle même un arabe assez correct dans lequel se rencontrent moins de mots et de tournures étrangères que dans celui de l'Oranie. D'ailleurs, l'instruction est assez répandue dans la ville et les lettrés instruits ne sont pas rares.

Les Algériens ne voyagent plus en Orient ni dans le Soudan et ils vont de moins en moins en pèlerinage à la Mekke ; cela tient à diverses causes résultant de

l'influence française. Au Maroc, où ces causes n'existent pas, les gens ayant visité l'Orient ou la Nigritie sont nombreux et les pèlerins de la Mekke pullulent.

Les Feziens qui commercent à Oudjda sont instruits et éclairés ; ils écrivent bien et s'expriment avec élégance, mais ils ont de graves défauts de prononciation qui les rendent difficilement intelligibles : tous grasseyent et ont la langue épaisse ; ainsi que les Arabes d'Égypte, ils prononcent la lettre *djim* comme un *g* dur.

En cette région privilégiée en terres fertiles et irrigables, les indigènes cultivent l'olivier, qui leur donne l'huile nécessaire à leurs besoins, et de beaux jardins où ils ont en abondance des légumes et des fruits de toutes sortes. Ils font enfin, dans les environs immédiats de la ville, du blé, de l'orge et du maïs, et ils se livrent avec succès à l'élevage du bétail. Quelques-uns d'entre eux font un peu de négoce, mais, en général, les commerçants sont, pour la plupart, étrangers à la ville. L'industrie, peu développée, se borne à produire des tapis très ordinaires, des couvertures et des vêtements pour les seuls besoins du pays.

L'habillement des hommes est semblable à celui de tous les citadins du Maroc ; il se compose de chemises dites *âbaïa* ou *gandoura*, qui se mettent par dessus un pantalon de cotonnade. La tête est coiffée d'un turban de mousseline, et, pour sortir seulement, l'homme se drape dans un *haïk* qu'il ne fixe pas à la tête et dont il rejette l'extrémité sur l'épaule. Les femmes ont une manière particulière d'accumuler, sur la tête, plusieurs plis de leur *haïk*, de façon à en faire comme une visière sous laquelle, dans l'ombre projetée, n'apparaît qu'un œil. Les enfants et les gens du peuple portent la *djellaba* ou *gandoura* à manches courtes, faite de laine, avec rayures brunes et blanches alternées. Tous les Marocains, riches ou pauvres, ont une chaussure unique : c'est la *bolgha* ou babouches en filali jaune, dont les quartiers sont rabattus et qui se portent sans chaussettes.

Oudjda est un centre commercial d'une réelle importance et presque tout le grand commerce y est entre les mains de Feziens et de juifs. Les premiers sont les plus riches et leur habileté dans les affaires, ainsi que leur activité, peuvent se comparer à celles que déploient les Mozabites en Algérie. Oudjda pourvoit tout le pays avoisinant la frontière jusqu'aux oasis de Figuig et même au delà, en produits européens de toutes sortes. Les marchandises anglaises y tiennent la première place, et les gens de Fez ont, comme commissionnaires, des concitoyens fixés dans les principales villes manufacturières d'Angleterre. Ils reçoivent, par leur intermédiaire : le sucre, le thé, les soieries, les cotonnades, les fers, les savons, la bougie, les armes, les munitions, etc. L'industrie anglaise ne manque pas de fabriquer d'énormes quantités d'articles indigènes en usage au Maroc, comme les *chachia* (calottes rouges), les *djellaba* (vêtement populaire) et les *bolgha* (babouches en cuir jaune) et d'inonder les marchés.

Il est incontestable que les Anglais ont monopolisé le commerce au Maroc, mais, malgré leurs tendances, ils n'y sont pas les maîtres de la politique. La diplomatie marocaine — le seul rouage administratif fonctionnant parfaitement — se rapproche ou s'éloigne de telle ou telle nation européenne, selon les intérêts de l'empire et les exigences du moment. On peut dire, par suite, que le gouvernement marocain n'est guère plus anglais que français ou allemand ; il est avant tout marocain et ses représentants déploient, pour mener à bien cette politique de bascule, une très réelle habileté.

Les Juifs forment ici une population d'une trentaine de familles vivant toutes dans le même quartier, mais non assujetties à se grouper dans un ghetto ou, comme on dit ici, dans un *mellah*. Nous sommes frappés de les voir vivre très paisiblement au milieu des musulmans : ils n'ont pas l'obligation de passer à leur gauche quand ils les rencontrent, ils ne se déchaussent pas devant les

chefs, ils ne descendent pas de leurs montures s'ils n'en voient pas la nécessité, et il ne vient à aucun enfant l'idée de les injurier ou de leur jeter des pierres. Il se peut que les juifs aient eu à subir en Algérie, du fait des Turcs, un traitement spécial, mais il ne paraît pas que les Marocains fassent de même, tout au moins à Oudjda. D'une façon générale, en pays musulman, chaque famille juive est cliente d'une famille musulmane, et celle-ci, en toutes circonstances, doit aide et protection à ses clients. C'est là une question d'honneur, sinon d'obligation coutumière. Il en fut de même dans l'Espagne chrétienne, où les clients juifs allèrent jusqu'à prendre le nom de la famille qui les patronnait.

Il existe à Oudjda une colonie algérienne composée de familles mascaréennes de la plaine d'*Egheris*. Originaires des Oulad-Sid-Ahmed-ben-Ali et parentes de Si El Hadj Mostafa ben Tami, qui fut *khalifa* d'Abdelkader, ces familles sont passées au Maroc avant et après la reddition de l'émir. On les qualifie de *mohadjirine* — émigrés pour la Foi — et le sultan, à ce titre, leur fournit une légère pension. Quelques autres *mohadjirine* sont originaires de Mostaganem.

La légende attribue la fondation d'Oudjda à un personnage fabuleux dont les indigènes font, par les exploits qu'ils lui prêtent, une sorte de dragon ou d'ogre. Ils l'appellent *El ablak el fartas* (l'albinos teigneux) et disent qu'il commandait à tout le pays lorsque les Arabes, sous la conduite d'Okba ben Nafâ, pénétrèrent dans le Maghreb. Dans l'ouvrage romanesque d'El-Wakidi, sur la conquête de l'Afrique, il est fait d'El-Ablak, le portrait suivant : « Le roi était teigneux, il avait la poitrine large, le nez long et la bouche fétide. Très-sensuel, il s'adonnait à tous les plaisirs. .. il pouvait dormir trois jours sans s'éveiller » (1).

---

فتوح إفريقية \* وكان الملك أفرع الرأس وأسع الصدر (1)

La ville se serait appelée, anciennement, *Medinet-El-Ablak* et, dans les temps modernes, on l'aurait nommée *Oudjda* (وجدة) et *Oudjida* (1) (وجيدة). Les dictionnaires donnent, de ces noms, un sens acceptable, car il qualifie suffisamment le pays où est édifiée la ville (2). Actuellement, certains lettrés du pays se contentent de faire dériver Oudjda de Djedida (جديدة) ou « ville neuve », en se basant sur une des nombreuses réédifications de la ville; d'autres lui assignent le nom de Ouadjda (وأجدة) et disent qu'en sa qualité de ville frontière, elle devait toujours être *prête* à la défense. Enfin Oudjda a dû, à ses environs, le surnom de *Medinet-Essidra* (la ville des jujubiers sauvages ou lotus).

Divers auteurs s'accordent avec Ibn Khaldoun pour dire que la ville d'Oudjda a été fondée en l'an 384 (995-96) par Ziri Ibn Atïa, prince zenatien de la famille des Beni-Khazer qui avait reçu d'El-Mansour Ibn Abi-Amer, ministre du prince omeyyade régnant en Espagne, le commandement de tous les états du Maghreb (3).

Bâtie dans le voisinage de hautes montagnes très-boisées et occupant, sur un sol fertile et abondamment pourvu d'eau, une admirable situation topographique, il semble qu'Oudjda ait dû être occupée dès la plus haute antiquité. En effet, puisqu'elle doit à sa situation exceptionnelle le rôle actif qu'elle a joué, à certaines époques de l'histoire, avec des fortunes diverses, il se pourrait qu'antérieurement elle ait eu les mêmes vicissitudes et que Ziri Ibn Atïa n'ait fait que la reconstruire. Quoi qu'il en soit, la Molouïa, dès cette époque, devint

---

طويل الانب ابخر البعم مولعا باللذائد والخمر والطيب والنساء  
... فاذا نام لا يستيفظ الا بعد ثلاثة ايام

(1) V. *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale* par le comte de Mas-Latrie, p. 228.

(2) وجدة veut dire : richesse, opulence et وجيدة terrain égal, uni.

(3) Ibn Khaldoun, trad. de Slane, t. III, p. 243.

la limite qui séparait le Maghreb central ou royaume de Tlemcen du Maghreb extrême ou royaume de Fez.

De nombreux hommages ont été rendus à l'exactitude des récits du fameux géographe El-Bekri, et il est remarquable, en effet, de constater, à des siècles de distance, la fidélité de ses descriptions. Dans ce qu'il rapporte sur Oudjda, bien des détails semblent observés de nos jours.

« Oudjda, dit-il, se compose de deux villes ceintes de murailles dont une fut bâtie postérieurement à l'an 440 (1048-1049) par Yâla, fils de Bologguïn et membre de la famille des Ourtaghnin. La ville neuve renfermant plusieurs bazars est habitée par les commerçants. Le Djamé, situé en dehors des deux villes, s'élève auprès d'une rivière, au milieu de jardins. Oudjda est entourée de forêts et de vergers; les vivres y sont de bonne qualité et le climat est très-sain. Les habitants se distinguent facilement à la fraîcheur de leur teint et à la douceur de leur peau. Les pâturages sont excellents et profitent également aux solipèdes et aux ruminants; un seul de leurs moutons peut fournir jusqu'à deux cents onces de graisse (1) ».

En raison de sa position, Oudjda eut fréquemment à souffrir du passage des armées en expédition et, dès l'année 474 (1081-1082) elle subit l'invasion : Youcef ben Tachfin, marchant avec ses Almoravides à la conquête du Maghreb central, la soumit avec le pays environnant (2). Mais c'est pendant les luttes qui divisèrent les Abdelouadites de Tlemcen et les Merinides de Fez, qu'elle connut les plus grandes vicissitudes et, à deux reprises, en 647 (1248) et en 670 (1271) le roi de Tlemcen fut battu sous ses murs, dans l'oued Isly, par son

---

(1) *Description de l'Afrique septentrionale* par El-Bekri, trad. de Slane, p. 204.

(2) Ibn Khaldoun, trad. de Slane, t. II, p. 76.

adversaire. Elle fut ensuite détruite de fond en comble par le vainqueur qui marchait sur Tlemcen (1).

En 694 (1295) le sultan Mérinide Abou Yacoub édifia un château-fort dans la ville de Taourirt sur le Za, à la frontière de son empire et, l'année suivante, il fit abattre les fortifications d'Oudjda, avant d'aller assiéger Nedroma, qu'il ne put réduire, malgré un siège de quarante jours (2). Marchant sur Tlemcen en 697 (1298), il donna l'ordre de rebâtir Oudjda et d'en relever les murailles ; il y fit aussi construire, l'année suivante, une citadelle, une mosquée et une habitation particulière, et confia le commandement de la ville à son frère Abou Yahya Ibn Yacoub (3).

Elle résista en 714 (1314) à un assaut terrible des troupes du sultan mérinide Abou Saïd (4), mais elle fut entièrement détruite, vingt ans plus tard, par son successeur Abou'l-Hacen (5). Ce prince, en 748 (1347), la donna en apanage aux deux fils de l'émir Hafside Abou Abdallah, en échange de la principauté de Constantine, et l'émir qui commandait à Bougie reçut lui-même Nedroma (6).

Les sultans saâdites possédèrent Oudjda sans conteste, mais la dynastie actuelle des *cherifs filaliens* fut souvent obligée de la défendre contre les empiètements des Turcs. Selon M. Berbrugger (7), ce n'est pas en Algérie, sur les bords du Rio-Salado, qu'aurait succombé, les armes à la main, le corsaire Aroudj-Barberousse devenu dey d'Alger, mais bien sur les bords de l'Isly, non loin d'Oudjda.

(1) V. Ibn Khaldoun, t. III, p. 337 et note.

(2) V. Ibn Khaldoun, t. IV, p. 139.

(3) V. Ibn Khaldoun, t. IV, p. 140 et 141.

(4) V. Ibn Khaldoun, t. IV, p. 190.

(5) V. Ibn Khaldoun, t. III, p. 410.

(6) V. *Chronique des Almohades et des Hafsides de Zerkechi*, trad. E. Fagnan, p. 124 et 125.

(7) V. *Revue africaine*, 4<sup>e</sup> année, octobre 1839, p. 28 et s.

Enfin, dit M. Ferd. Hœfer (1) : « Le 19 juin 1844 un corps français sous les ordres de M. le Maréchal Bugeaud, entra sans coup férir dans la petite ville d'Oudjda protégée par une forteresse (kasbah). Après une occupation de vingt-quatre heures, il revint au camp de Lalla-Maghrnia, emmenant avec lui deux cents familles originaires de Tlemcen et empressées de retourner dans leurs foyers d'où Abdelkader les avait arrachées violemment ».

Le pays est administré par un âmel ou gouverneur qui commande à toute la province d'Oudjda ; elle s'étend d'Adjeroud au Sahara, le long de la ligne frontière et comprend les grands kaïdats de Saïdia au nord, Aïoun-Sidi-Mellouk à l'ouest et Figuig au sud. Les magistrats, kadhi et adoul, remplissent les fonctions de notaire et, s'ils sont un peu aux ordres des fonctionnaires de l'ordre administratif, leur indépendance en matière de police religieuse est complète, et il leur appartient de déférer certains faits graves à l'autorité du grand vizir ou du sultan. En tous cas le *Makhzen* (2) contrôle les faits et gestes de ses divers représentants, les uns par les autres et sans distinction de rang, le plus souvent. Tous les autres fonctionnaires se nomment *amine* (chargé d'affaires). L'*amine* de la douane est le chef de cette administration et il opère de concert avec l'*âmel*. Quant à l'*amine des askar* ou intendant, il paie la solde et fournit les vivres à la troupe.

Les *Mekhasni* (cavaliers au service de l'administration) sont des agents subalternes montés et armés qui forment une espèce de maréchaussée, une sorte de gendarmerie à fonctions multiples. Ils sont les courriers ordinaires de l'administration, ils accompagnent les fonctionnaires en déplacement, escortent les convois de

---

(1) *Empire du Maroc*, Paris, Firmin-Didot, p. 379.

(2) En Afrique, ce mot est détourné de son véritable sens et employé pour désigner à la fois l'administration, l'Etat ou les gouvernants.

l'État et sont autorisés à rendre les mêmes services aux particuliers qui les paient selon un tarif connu. Ils reçoivent, quand ils entrent en fonctions, un cheval qui est nourri sur le pays pendant les tournées et remplacé par la tribu sur le territoire de laquelle il meurt. En aucun cas l'État ne renouvelle la monture des *Mekhasni*, et ce principe du gouvernement marocain d'entretenir son personnel sur le pays, est d'une merveilleuse simplicité. Ces cavaliers n'ont pas d'uniforme, mais, ce qui les distingue, c'est le port de la calotte rouge de forme conique, munie d'un gland de soie bleue et celui du burnous ou *selham*.

Les fonctionnaires, *âmel*, *kaïd*, *amine*, *kadhi*, *mekhasni*, etc., proviennent de toutes les classes du monde marocain ; pour être investi, il faut la parenté ou la protection d'un ministre ou la réussite dans une mission. Mais il est une pépinière d'un genre spécial, qui fournit des sujets à tous les rangs de la hiérarchie, depuis le plus humble *mekhasni* jusqu'au plus haut vizir, c'est la garde noire des *abid-bokhari*, ainsi nommée parce qu'elle prit pour patron le célèbre légiste et traditionniste Sid El-Bokhari.

C'est une espèce de garde prétorienne fondée par le sultan Mouley-Ismaël, mort en 1727 après un règne long et fécond. Elle fut formée de nègres soudanais qui, mariés et élevés dans l'islamisme, fournirent d'excellents soldats. Liés au service pour la vie, leurs fils eurent des fortunes diverses, et il en est qui parvinrent aux plus hautes situations de l'Empire. Beaucoup se marièrent avec des blanches, et il n'est pas rare, aujourd'hui, de voir des descendants des *abid-bokhari* dont l'origine première, cachée sous un teint clair, se révèle, en dehors de quelques signes indélébiles, par une physionomie piquante, une expression étrange des yeux qui constitue, surtout chez les femmes, une beauté d'un charme spécial comparable à celui des créoles de l'Amérique. Les hommes se distinguent par deux gros-

ses touffes de cheveux qu'ils portent sur les tempes ; c'est là le signe caractéristique de tous les *abid-bolkhari*, quelle que soit la nuance de leur peau et à quelque degré de l'échelle sociale qu'ils appartiennent.

Si l'on considère que l'esclavage est libre et se pratique ici sur une vaste échelle, que les affranchis pullulent et que les unions entre blancs et gens de couleur sont des plus fréquentes, on remarque que le sang noir introduit au Maroc est considérable. Il est fort probable que ce fait n'a pas été sans influence sur les mœurs et la vie politique de cette contrée, et que c'est peut-être à cela que ce pays doit de se distinguer des autres états musulmans par l'anarchie, l'intransigeance et la barbarie.

Le vendredi, l'âmel, représentant le sultan, se rend à la mosquée pour la prière de midi, avec l'apparat que comporte cette cérémonie dans tout l'Islam. Un peu avant l'heure du *dohor* (midi) se prépare, dans la kasba, la prise d'armes : tambours et clairons se rangent dans la cour, les hommes en armes garnissent les faces, avec leurs sous-officiers en avant, et au centre se tiennent, au port du sabre, l'*agha* ou instructeur en chef et les officiers. Au signal donné par le muezzin, les tambours et clairons battent aux champs. L'âmel apparaît, le capuchon de son burnous relevé, les yeux à terre et les mains ramenant les vêtements par-devant. Il suit son maître des cérémonies qui, en tête du cortège, marche à pas comptés portant, de la main droite qu'il tient haut, une sorte de hallebarde dont il frappe le sol en cadence.

« Dieu bénisse notre maître ! s'écrient les assistants. — Dieu vous garde ! » répond l'âmel, et la foule, en signe de déférence, dit en chœur : « Bien Maître ! »

La troupe suit sur deux rangs, puis, arrivés à la mosquée, les soldats forment les faisceaux et se répandent par groupes sur la place. Les uns s'asseoient par terre, les autres déambulent et tous nous examinent curieu-

sement. Nous regardons leurs armes, ce sont des fusils Gras de St-Étienne et de Châtellerauld, assez mal entretenus.

Le bataillon d'infanterie actuellement en garnison à Oudjda se compose uniquement du contingent fourni par les *Doukkala*, grande tribu de race et de langue arabe qui habite une des régions les plus fertiles de la vallée de l'Oum-Errebïa. Ces soldats doivent dix-huit mois consécutifs de service et rentrent ensuite dans leurs foyers; en cas de désertion, leur tribu, étant responsable, doit compléter à l'effectif réglementaire. Le remplacement se pratique fréquemment et se paie plus ou moins cher, au fur et à mesure que l'époque de la libération se rapproche.

Ces *Doukkala* sont des hommes vigoureux de vingt à trente ans. Par leur constitution, ils semblent être, pour la plupart, des montagnards; mais de ceux qui ont gardé leur lourdeur native, que ni les exercices, ni la discipline n'ont encore assouplis. S'ils ont une grande rusticité de mœurs, il leur manque cette désinvolture, cette assurance, cette confiance en soi que donnent la pratique des armes et une instruction méthodique, et qui distinguent les indigènes de nos régiments algériens. Les soldats d'Oudjda font, sauf le jeudi et le vendredi, une heure d'exercice chaque matin; ils sont, au point de vue du maniement d'armes et des mouvements d'ensemble, tels que nos recrues aux premiers jours de l'instruction. Ils sont tenus de se bâtir des baraques en pisé et, au fur et à mesure que ces constructions sont achevées, ils rendent leurs tentes. Les désertions étant fréquentes parmi eux, au moment surtout où se font les moissons en Oranie, les armes sont retirées après les exercices et gardées en magasin, et les hommes sont consignés en permanence dans le Méchouar.

Les officiers et les gradés ont une instruction militaire presque nulle; d'autre part, ils vivent avec leurs hom-

mes dans une familiarité et une promiscuité qui suppriment toute dignité chez les uns et tout esprit de discipline chez les autres. La vie intime que mènent ces militaires dans leur camp est peu édifiante et ils sont honnis par la population, qui a pour eux le mépris le plus justifié.

La cérémonie à la mosquée a duré une heure; les faisceaux sont rompus, les hommes se placent sur deux rangs, les commandements retentissent, et voici l'amel qui, dans la même attitude qu'il avait en venant, s'en retourne dans sa Kasba. En nous apercevant, avant de rentrer dans sa salle de réception, il nous salue à la mode du pays: il s'incline en portant la main droite au cœur puis au front. Il échange, avec la foule, les mêmes souhaits qu'au départ, et le bataillon regagne son camp.

Dans l'après-midi du dimanche suivant, nous faisons une sortie pour aller à huit kilomètres, visiter le tombeau de Sidi-Yahya ben Younès, patron d'Oudjda, ainsi que la source à laquelle il a donné son nom et qui alimente la ville. Nous sortons par la porte nord et prenons ensuite une direction sud-est, en suivant un large chemin qui court entre les murs de clôture des jardins et qu'inondent les eaux dérivées du canal. Des troupes de femmes juives y lavent et y font sécher leur linge; elles et leurs enfants nous saluent en mauvais français. Hors des jardins, nous abordons une plaine caillouteuse et, devant nous, des murailles comme celles d'une forteresse abandonnée entourent un vaste emplacement dans lequel le jujubier sauvage s'est répandu à profusion. Nous pénétrons dans ce lieu par une porte assez bien conservée et, contre les murs, à l'intérieur, nous remarquons des parcs, des enclos et des chambres à ciel ouvert. Il y a vingt ans un amel d'Oudjda fit édifier ces constructions, espérant créer un marché aussi florissant que celui de Marghnia; mais l'expérience n'a pas réussi et ne semble pas devoir être renouvelée.

Voici le canal : c'est un véritable cours d'eau qui ne tarit jamais, alimenté qu'il est par des sources nombreuses, voisines de hautes montagnes. Toute la plaine, aux abords de l'eau, se couvre d'une herbe haute et drue; on n'y voit cependant que peu de cultures. Nous approchons de l'oasis qui cache le marabout et d'où s'élancent quelques palmiers dont les cîmes se découpent dans l'azur, par dessus le faite des monts. Le canal, favorisé par la pente, roule en cet endroit des eaux bondissantes et se divise en deux branches qui vont, de leurs bras, enserrer la ville par l'est et l'ouest et la pénétrer des deux côtés, pour se diviser ensuite en un réseau de mille et mille petits canaux.

La terre d'Oudjda est peu profonde et le tuf est rapproché de la surface du sol; aussi faut-il peu d'eau pour arroser la région, et cependant l'énorme quantité de liquide qui vient de Sidi-Yahia n'a pas d'écoulement connu dans le pays. Ces eaux se perdent sur place et, pas plus que les Oudjdiens, nous n'avons pu expliquer ce phénomène.

Le mausolée, presque invisible, se cache au milieu des térébinthes séculaires, des trembles, des palmiers, des oliviers et des lauriers-roses; tel un nid d'oiseau. Il se perd en un fouillis de verdure où, au gré de la nature, se rencontrent et s'enlacent les arbres les plus divers. Aux alentours sont de vertes prairies et, près du saint, campent quelques Oulad Sidi Cheikh Gharaba reconnaissables, comme tous ceux de leur famille, au bouquet de plumes d'autruche qui surmonte la tente. Pour revenir sur Oudjda, nous contournons l'oasis de Sidi Yahia en suivant une ligne de collines inclinées vers le nord et d'où l'on domine la ville à différentes distances, avec, comme arrière-plan, le massif imposant des Beni-Senassen. Au loin, vers l'ouest, apparaît le pic d'Afoughal ou Tafoughalt, dont les colonnes de Martimprey et Yousouf, en 1859, couronnèrent victorieusement les sommets!

C'est demain la fin du jeûne de Ramadhan, et ce soir, dès le coucher du soleil, la ville est en rumeur : des coups de fusil éclatent par intervalles, des *ghaïta* lancent au vent du soir quelques notes aiguës, longues, une phrase courte, précipitée et martelée de triolets...; à l'ouest, au firmament, un mince croissant de lune lumineux, éclatant comme un arc d'argent, s'incline vers la cime des monts, et ses rayons obliques, mêlés aux dernières lueurs du jour, poétisent cette heure crépusculaire, heure divine que les ombres de la nuit enveloppent, comme une noire chevelure un pâle visage de femme !

Près de nous, un cavalier chante une mélopée saharienne ; deux flûtes à l'unisson gémissent, plus loin, quelque chose de plaintif qui rappelle le bruit de l'eau courante ou celui du vent dans les branches et, dans les jardins, des hommes qui rentrent entonnent ce chant étrange des Angades qui s'obtient avec les notes les plus élevées, en s'aidant de la main comme porte-voix ; cela ressemble à une clameur lointaine de femmes pleurantes !...

La nuit tombe, et la place du marché s'éclaire de lanternes aux carreaux multicolores ; des mulâtres y établissent leurs éventaires chargés de pâtisseries variées : *zelabya*, *reffis*, *makrout*, tandis que des bonbons de toutes couleurs, affectant des formes d'animaux, se balancent au bout de petites baguettes ou de brins d'alfa. Les bruits de la ville éveillée et nerveuse, dans l'attente de la fête prochaine, ne cessent que vers le matin, et à l'aube éclate le réveil dans la Kasba : c'est la musique de la ville qui vient donner l'aubade coutumière à l'âmel. Aux *ghaïta* — instrument à anche comparable au hautbois — se mêle le *zemmar*, instrument dérivé du diaule des anciens. Il se compose de deux roseaux percés de trous qui, réunis à l'embouchure, s'écartent ensuite et se terminent par deux énormes cornes de bœuf relevées et formant pavillon. Cet instru-

ment a des sons sourds et profonds qui éteignent les cris parfois déchirants des *ghaïta*. Cette musique est soutenue par un petit tambour qui roule sans interruption, tandis que le grand *tebeul* ne fait entendre que deux coups précipités sur le temps fort (1).

Il est grand jour quand cette sérénade prend fin; l'âmel, empêché de dormir, se promène dans son jardin en attendant l'heure de sortir pour aller, escorté des troupes et suivi des habitants, assister à la prière qui se dit hors des jardins, près du tombeau de Sidi Aïssa. On nous prévient que la prise d'armes et la cérémonie religieuse n'auront lieu qu'à huit heures, et, en attendant, nous faisons les cent pas, chose inconnue en ce pays où, entre l'activité entière et le repos absolu, il n'existe pas de moyen terme. Nos allées et venues intéressent prodigieusement les soldats marocains et les jeunes gens du pays. Assis en rangs d'oignons, ils nous regardent attentivement et leur physionomie exprime les sentiments qui les agite. A voir leurs grimaces et à entendre leurs réflexions saugrenues, on relit, par la pensée, les récits des voyageurs qui ont visité les peuples sauvages de la terre, et on reste surpris de trouver, à deux pas de la civilisation, des gens aussi étonnants que les Peaux-Rouges, les Australiens et les Nègres. Mais il paraît que si le peuple campagnard est arriéré et sauvage, il n'en est pas de même des habitants des grandes villes et des hautes classes de la société. Il est notoire que les gens de Fez, Tanger, Merrakech, Tétuan, Méquinez, etc., sont d'une éducation raffinée et d'une culture intellectuelle assez étendue, mais, en revanche, ce sont d'aimables sceptiques et de francs épicuriens; s'ils ont du goût pour les lettres, ils ont un vif penchant pour les plaisirs.

La musique et la danse sont très en honneur dans tous les pays marocains. En Algérie, les citadins et les

---

(1) Voir, d'autre part, le chant qui sert de thème à ces aubades.

Kabyles seuls se livrent à ces plaisirs d'une façon marquante. Les Arabes du Sud et, en général, ceux qui habitent la tente, ont quelques rhapsodes (*gouala* et *medadha*) qui disent ou psalmodient leurs poèmes plutôt qu'ils ne les chantent, et ils sont assez peu adonnés à la musique.

Ici, le violon, le *gonibri* et le *rebab* jouissent d'une grande faveur, même dans les pays les plus reculés du Sud et de l'intérieur et jusque sous la tente des nomades. Le plus répandu est le *rebab* appelé, autrefois, en France, rebec. C'est un instrument à trois cordes montées sur un manche court et que l'on met en vibration avec un archet en forme d'arc. Les Marocains chantent et dansent aux sons de ces instruments, qu'accompagne le *tar* ou *deff*, tambour de forme ronde muni de deux cordes en boyau tendues à l'intérieur, contre la peau. Ces cordes produisent, par frissement, un accompagnement analogue à celui des rondelles métalliques du tambour de basque. La musique ainsi exécutée dans ce pays, est de même origine et de même style que celle des citadins de l'Algérie. On rencontre au Maroc des troupes de musiciens et de danseurs ambulants composées d'enfants dont quelques-uns n'ont pas douze ans.

La passion du *hachich* fait des ravages dans les basses classes marocaines, et l'on dit qu'à ce poison s'ajoute maintenant l'alcool européen qui pénètre jusque dans les tribus de l'intérieur et attaque cette société par le sommet et par le bas à la fois. Indices terribles! Signes redoutables, précurseurs du démembrement de cet empire qui allume tant de convoitises, qui éveille tant de compétitions et que le feu de la guerre peut incendier demain!

Vers huit heures les tambours et les clairons sonnent le rassemblement, et nous montons à cheval pour essayer de devancer la foule à Sidi-Aïssa. Quand nous sortons du Méchouar, la troupe est déjà en marche sous

le commandement du *bach-harrab* (instructeur en chef); il est à cheval ainsi que les *kaïd-reha* (lieutenants). Nous suivons la troupe et, mêlés à une cohue de piétons, nous sortons de la ville par la porte de Fez. Hors des jardins, nous faisons halte pour voir passer l'âmel, qui arrive suivi de sa maison militaire et monté sur une mule dont la *seridja* recouverte de drap rouge est ornée d'étriers niellés. Devant lui marche son maître des cérémonies à cheval, avec son sabre en sautoir; il s'en va droit sur ses étriers et son turban haut coiffé lui dégage la nuque fraîchement rasée. A ses côtés évolue un cavalier à la peau bistrée, vêtu de drap foncé et monté sur un poulain noir qui, l'œil en feu et les naseaux palpitants, s'enlève et pointe comme une gazelle.

Au pied de Sidi-Aïssa, s'étend en pente douce, incliné vers les jardins, un plateau pierreux où campent les troupes chérifiennes et les caravanes. Sur ce plateau on a apporté une estrade en bois à plusieurs marches au-devant de laquelle s'assied le kadhi avec son personnel; à leurs côtés prennent place l'âmel et les notables de la ville, puis viennent le ban et l'arrière-ban du peuple oudjdien. Environ cinq cents personnes sont réunies et, autour d'elles, l'agha fait former un carré par ses hommes placés sur un rang, le fusil sur l'épaule. La batterie est à un angle, et les officiers réunis vers le centre causent entre eux. Il est à remarquer que les troupes ne prennent aucune part aux prières et même qu'elles marquent, pour la cérémonie, une grande indifférence.

Tout le monde se lève, face à l'Orient, et, à la voix du kadhi qui dit la prière, la foule se prosterne et se relève chaque fois qu'il prononce la formule *Allahou akbar* (1) et, après la dernière gémuflexion, le *salamou âlaïkoum* (2) clôturant la prière, chacun se rassied à sa place. En cet

---

(1) Dieu est le plus grand.

(2) A vous tous, salut !

endroit, le kadhî monte sur l'estrade et lit une *lehotba* (sermon), religieusement écoutée; son adel lui succède et prononce la *fatîha*: tous les assistants, même ceux qui sont en dehors du carré, réunissent leurs mains ouvertes comme un livre et se les passent sur le visage en disant *amine!* après chaque invocation. Tout le monde se lève ensuite et l'on s'aborde en se saluant du souhait *aïdek mebrouk* — votre fête soit bénie!

L'âmel est remonté sur sa mule et, toujours suivi des gens de sa maison, il passe le bataillon en revue. Tandis qu'il va, au pas de sa monture, devant le front des troupes, les officiers le saluent du sabre en baissant la tête et il leur répond en portant, comme nous, la main droite au front. Quand la revue est terminée, le carré s'ouvre et le bataillon, sur deux rangs, regagne la citadelle. En rentrant au méchouar, nous y retrouvons Si Bou Bekeur qui, monté sur une estrade en maçonnerie, se penche et reçoit les souhaits des officiers et des gens de sa maison. A notre approche et dès que nous avons mis pied à terre, il vient échanger avec nous les politesses d'usage.

Dans l'après-midi une fantasia est donnée à la porte du nord, mais quelques cavaliers seulement y prennent part et presque tous sont du makhzen. La sécheresse persistante qui sévit depuis plusieurs années, dans le pays, y a amené une grande misère et a fait disparaître les chevaux. Ils sont, en général, petits, ramassés de croupe et d'encolure, peu élégants, par conséquent, mais très résistants. Sur une autre place, les enfants de la ville, montés sur des ânes, des mulets ou des haridelles, font, de leur côté et durant toute l'après-midi, la fantasia sans armes; c'est là une habitude toute locale.

Le matin même de l'*aïd seghur* et après la cérémonie de Sidi-Aïssa, un pieux serviteur de Dieu a annoncé que le ciel miséricordieux clôturerait les fêtes par des pluies abondantes.

Cette prédiction, sous de tels auspices, a été accueillie

avec joie, et elle s'est d'ailleurs très heureusement réalisée. Il a plu durant trois jours sans discontinuer et maintenant le soleil plane, éclatant, dans un ciel bleu. De sa lumière et de sa chaleur il va compléter l'œuvre de l'eau céleste et transformer ces plaines et ces collines d'ocre et de sienne en frais tapis d'émeraude doux à l'œil, riches de promesses.

Dès midi nous sommes en selle, heureux de saturer nos poumons d'air pur et de remplir nos yeux du spectacle de ce panorama incomparable qui ferme l'horizon d'Oudjda. Nous traversons la ville dans sa plus grande longueur et nous gagnons la campagne par la porte du Nord.

A peu de distance, nous cotoyons un cimetière, et nous remarquons que les pierres tombales dites *chouaheud* sont souvent remplacées par des plaques en bois d'olivier découpées de façon plus ou moins artistique. Nous descendons ensuite dans l'Oued-Bou-Nâïm qui, plus haut, s'appelle Oued-Isly et, en territoire français, prend le nom d'Oued-Mouilah. Vers le nord-ouest, à quelques kilomètres, se voient des collines qui surplombent le champ de bataille d'Isly et qui, sous le nom de *Koudiet-Mouley-Abderrahmane*, perpétuent le souvenir du fils du sultan battu par l'armée de Bugeaud. On ne peut s'empêcher, en présence de ce coin de terre témoin des hauts faits de nos anciens, d'évoquer leur souvenir et on sent, avec émotion, que la grande ombre du maréchal domine ce pays. A l'attitude des Marocains qui nous accompagnent, on devine leurs préoccupations et on a l'intuition qu'ils n'ont pas oublié la fuite de leur seigneur et le désastre de son armée.

On raconte que le matin de la bataille, à l'approche des colonnes françaises, les gardes du sultan répondirent, d'un air ennuyé, à ceux qui venaient leur donner l'alarme, qu'ils ne sauraient troubler le sommeil de leur maître sous le fallacieux prétexte que les Français arrivaient !... Il est vrai que les mêmes gardes et avec

eux beaucoup de soldats, tous ivres de *hachich*, ne firent aucune résistance au moment de l'attaque et que le plus grand nombre fut tué à l'entrée des tentes.

Oudjda est une ville frontière, et, par suite, un refuge et un lieu de passage où se rencontrent et se croisent des voyageurs de toutes provenances. Présentement, on y voit, vêtu à l'européenne et coiffé du fez, un Syrien arabe de nom et catholique de religion ; il parle plusieurs langues, a visité tous les pays et semble chez lui partout. Puis c'est un jeune sujet britannique qui, aventureux comme presque tous ses compatriotes, ne craint pas d'affronter les désagréments et les promiscuités d'un fondouck pour pouvoir visiter la ville. Un européen minable, mourant de faim et à peine vêtu, parle l'espagnol avec un fort accent tudesque et ressemble singulièrement à un déserteur de la légion étrangère !... Des Figuigiens, proches parents, dit-on, de l'agitateur Bou Amama, qui fomenta l'insurrection de 1881, se font remarquer, dans nos rues, par leur profil d'oiseau de proie qu'accentue leur barbe en éventail ; ils ont des coiffures évasées et portent le chapelet en collier. Tous nous observent curieusement, mais évitent nos regards et s'éloignent de nous. Des Levantins qui, par leur type et leurs costumes, semblent des personnages des *Mille et une Nuits*, gens à la langue dorée et à l'esprit fertile, se donnent comme chérifs, exploitent la crédulité maghrébine et sont les chevaliers d'industrie de ce pays.

Enfin voici une femme arabe qui a dû être très belle et qui parle couramment le français ; il paraît même qu'elle le lit. Originnaire des environs de Géryville, elle a quitté jadis son pays pour faire le pèlerinage de la Mekke ; puis, ce devoir accompli, elle s'est fixée à Tunis. Et depuis quelques années, elle court le monde à la recherche d'un infidèle qui, à Constantine, a fui le domicile conjugal, emportant les riches vêtements et les bijoux précieux de la pèlerine !... Extraordinaire odyssee

où l'invention le dispute à la réalité et qu'enveloppe un mystère soigneusement et habilement entretenu.

On trouve encore, en ce pays étonnant, des gens provenant de tous les coins de l'Algérie : déserteurs, transfuges, exilés de toutes sortes, épaves de la vie arabe des villes et des campagnes, évadés indigènes de la Guyane, fugitifs des présides espagnols, tous ces gens viennent en terre marocaine s'ensevelir dans l'anonymat et cacher le mystère d'une vie antérieure que, Dieu merci, personne ici ne s'inquiète de sonder ou d'élucider.

Le télégraphe n'existe pas dans ce pays, mais, de même que dans le sud algérien, les habitudes indigènes y suppléent. Ces gens qui, journellement, sillonnent les routes et les campagnes : bergers, cultivateurs, chameliers et cavaliers, se transmettent les nouvelles au moyen de cette entrée en matière qu'est le *salamou alaïkoun* (salut à vous) prescrit aux musulmans ou le *allah iâounkoun* (Dieu vous aide) dû à tous ceux que l'on rencontre vaquant à une occupation. Ces politesses échangées, toutes les questions sont permises et, ainsi, toutes les nouvelles passent de bouche en bouche et font, en un seul jour, des trajets considérables, invraisemblables.

Bien que nous ne soyons pas loin du théâtre de la lutte qui, chaque année, ensanglante la région, c'est par cette transmission verbale de tous les instants que nous sommes, ainsi que les gens de la ville, au courant des querelles qui divisent Sedjaâ et Mehaya. Ces deux groupes, aidés de leurs partisans et formant deux *leff* considérables, — deux *çoff*, comme on dit en Algérie, — attendaient la fin du jeûne de ramadhan pour essayer une réconciliation sur des torts réciproques qui avaient déjà troublé le pays en 1897. Il s'agit de chameaux à rendre par les Mehaya contre des moutons que restitueraient les Sedjaâ.

Des députations de notables, secondés par des serviteurs de Dieu porteurs de la bonne parole et arbitres

désignés pour ces différends, devaient se rencontrer et sceller l'accord par un grand repas, comme cela se pratique habituellement. Mais il paraît que les haines ne sont pas encore suffisamment apaisées, car il y a eu du sang versé et, dès l'engagement des pourparlers, il s'est trouvé parmi les députés des hommes qui ont laissé échapper des paroles violentes, qui ont fait entendre des souhaits de vengeance !..... les pieux marabouts, les sages arbitres et l'âmel d'Oudjda lui-même, ont dû se récuser et laisser la parole à la noire médiatrice : la poudre !

Elle a parlé, et les Sedjaâ, voisins des Houara leurs alliés, se sont portés vers les hauteurs, mettant en défaut les Mehaya, hommes de plaine qui n'ont tous leurs moyens qu'en pays plat. Ceux-ci ont dû attendre leurs alliés, Beni-Yâla et autres montagnards habiles à l'attaque et à la défense en terrain accidenté. Enfin le mauvais temps a amené une trêve, après quelques petits engagements, et dès que le soleil reparaitra, la poudre parlera encore. Quand elle aura fait son œuvre, les porteurs de la bonne parole entreront en scène de nouveau et tenteront encore de nouer cet accord que Dieu, dans son Livre, qualifie : le Bien.

Quant au Makhzen, il se tient plus ou moins au courant de ces querelles intestines, mais il n'intervient et ne les réprime que quand il y a danger pour son autorité. C'est à peu près ce que faisaient les Turcs de la Régence d'Alger.

La sécurité est ici excessivement précaire, et il n'est pas jusqu'aux convois du sultan qui n'aient à redouter les entreprises des malandrins. Cet état de choses a créé l'industrie de la *setata* ou droit que l'on paie pour voyager en sûreté à des *setal* (guides) qui sont souvent des *Mekhasni* ou cavaliers de l'État (1). Les gens qui ont à faire de longs déplacements avec des marchan-

---

(1) V. *Reconnaissance au Maroc*, de Ch. de Foucauld, p. 7.

dises, attendent souvent un mois le départ d'un convoi de l'État ou d'une caravane fortement organisée. Les troupeaux et les récoltes sont constamment exposés aux coups de main, et les voyageurs isolés sont attaqués en plein jour s'ils s'éloignent tant soit peu des chemins battus; enfin, dès que la nuit tombe, les campagnes et les abords des villes deviennent absolument déserts. Mais c'est surtout en ces temps troublés que redoublent l'anarchie et l'insécurité; alors s'exercent, sans frein, les attentats contre les personnes et les biens.

Aujourd'hui nous rentrons d'une promenade aux environs de la ville. Dans les jardins, des indigènes que nous croisons, pensant que nous revenons des bords de l'Isly où, hier, Sedjaâ et Mehaya se sont tués des hommes, nous demandent ce que nous savons et nous disent, avec des yeux de convoitise, tout en chargeant leurs armes, qu'ils vont chercher des nouvelles sur place. Le bruit a couru, toute la journée, qu'une autre rencontre devait avoir lieu dans la vallée et, avant que le jour ne s'achève, qui sait si on ne trouvera pas, aux abords de la rivière, quelques vêtements ou armes laissés sur le terrain par les combattants?...

Des pluies torrentielles qui durent près d'une semaine, voici qui est rare, depuis quelques années, dans la plaine d'Angade, et il était temps que ce déluge prît fin, les cultures menaçant d'être entraînées et quelques maisons d'être dissoutes.

Dans le Sud algérien, les ksouriens bâtissent avec des adaubes ou grandes briques crues séchées au soleil et que l'on pose l'une sur l'autre au fil à plomb; elles sont souvent mélangées de paille hachée, et l'action de pluies espacées leur donne du liant et les rend jointives. Ici, il en est autrement; les murs sont toujours en pisé, mais les adaubés, en raison de leurs grandes dimensions, sont faites sur place. On se sert d'un moule en bois démontable, semblable à un coffre sans fond et qui

peut avoir jusqu'à un mètre cinquante de longueur sur soixante-dix centimètres de hauteur et trente centimètres d'épaisseur. Fixé à un brancard, ce coffre est transporté sur place, puis on le remplit de terre que l'on mélange quelquefois de chaux et de menus cailloux et que deux hommes dament convenablement. En travaillant ils chantent une antienne, et les coups qu'ils donnent, à tour de rôle, en marquent très exactement la mesure. Pendant les heures de travail l'air retentit de leurs chants qui font, avec la cadence des dames, un effet étrange. Un mur est assez vite édifié, surtout quand il s'agit de clore un jardin avec de la terre végétale pure; partout ailleurs on emploie du mortier, et les murailles sont enduites d'un lait de chaux protecteur que l'on renouvelle tous les ans. A voir, près de Tlemcen, les restes de Mansoura, il semble que les murs de cette dernière ville ont été édifiés selon les mêmes procédés.

La face sud de la citadelle, celle qui nous abrite, est flanquée de trois vieilles tourelles carrées, sans style et en partie détruites. A la suite des pluies diluviennes qui les ont récemment arrosées, un pan de muraille s'est effondré, un matin, dans une subite et profonde rumeur pareille à un sourd roulement de tonnerre !... Nous avons appris depuis que cette partie du Méchouar avait cinq siècles d'existence.

Maintenant que le beau temps est revenu, les bruits de guerre reprennent de plus belle, et la querelle entre Sedjaâ et Mehaya accapare de nouveau toute l'attention. Les tribus ennemies marchent lentement l'une vers l'autre avec familles et troupeaux, tout en négociant des alliances et en convoquant leurs nouveaux amis pour livrer bataille.

Aux abords de la ville et bien que le pays soit devenu magnifique de végétation printanière, on ne voit pas de chevaux en liberté, ni de bergers détarrant les jeunes racines, ni de troupes d'enfants galopant sur la croupe

des ânes, rien enfin du riant tableau de la vie arabe en cette saison privilégiée. Mais, du côté des montagnes du sud-est, les hauteurs sont couronnées de vedettes qui éclairent le pays au loin et qui ne manquent pas de signaler notre approche soit par des cris longs et perçants comme ceux des martinets, soit par un pan de burnous agité qui s'étend et retombe, profilé sur le ciel comme une voile latine.

Les troupeaux paissent dans les bas-fonds, groupés autant que leur nombre le permet. Les moutons sont les plus rapprochés les uns des autres, et les bergers, en agitant leurs vêtements, les groupent facilement dans une direction, en cas d'alerte ; quant aux chameaux, qui demandent plus d'espace au pâturage, les bergers ont un cri spécial pour les appeler et les réunir en un point d'où, à l'allure du trot allongé, on les fait déguerpir rapidement.

Dans la plaine large et fuyante, sur les bords de l'Oued-Isly et au sud de Sidi-Lahcen, un léger soulèvement du sol apparaît, couronné par un goum de cavaliers Mehaya. De ce point ils découvrent admirablement le pays jusqu'à leurs campements abrités dans les contreforts des montagnes voisines et restent en communication avec les vedettes. Rassuré, sur notre compte, ce goum d'environ soixante chevaux défile devant nous sous la conduite d'El Hadj Saheli, puis disparaît entre les berges de l'Oued-Isly. C'est ainsi qu'en attendant le jour de la rencontre, ils se tiennent en haleine et veillent sur leurs familles et leurs troupeaux.

Dès la nuit venue, des feux s'allument sur les sommets, et des hommes se rangeant devant le foyer et s'en écartant alternativement font de la télégraphie optique. Pendant ce temps, des voleurs, lancés en reconnaissance par les camps ennemis, se glissent jusqu'auprès des tentes et s'emparent des animaux qu'ils réussissent à approcher. Telle sera l'existence de ces Marocains jusqu'à la fin des hostilités : à cheval tout le jour pour

éviter les surprises, en éveil la nuit durant pour éloigner les voleurs.

Des alliances sont conclues, entre tribus, à prix d'argent; on parle de dix, quinze et vingt mille francs qui auraient été promis ou payés; ce sont là des habitudes apportées d'Arabie et qui remontent aux temps antéislamiques. On dit aussi que parmi les tribus ainsi acquises, il en est qui, à la première rencontre, resteront dans l'expectative pour ne s'engager qu'en faveur du parti que le sort des armes favorisera, et cela semble un reste de la mauvaise foi punique et des mœurs laissées par Carthage.

La rencontre a eu lieu à vingt kilomètres d'Oudjda : vigoureusement attaqués par leurs adversaires, les Mehaya sont revenus en désordre, se rabattant sur leurs campements qu'ils n'ont rejoints qu'à la nuit tombante. Quelques pillards de la ville et des environs avaient pu y pénétrer et y soustraire des tapis, des vêtements et des bestiaux; il a fallu l'arrivée des hommes battant en retraite pour mettre en fuite ces misérables. On nous cite un chef angade allié aux Mehaya qui serait revenu, après cette journée, avec vingt chameaux pris à ses amis malheureux !...

Dans la nuit même, les Mehaya, aidés de leurs femmes, ont levé le camp pour gagner la frontière française et se mettre à l'abri de leurs ennemis. A l'annonce des morts de la journée, les femmes, en abattant les tentes, ont empli l'air de leurs lamentations et de leurs imprécations, et l'exode de ces vaincus, dans les ténèbres d'une nuit subitement glacée par la pluie, a été tragique : nombre de jeunes animaux ont succombé en route et, au matin, de pauvres mères, portant leurs enfants en bas âge sur leur dos, n'ont plus trouvé que des cadavres !..... La lutte est terminée pour un temps; les Mehaya vont, à l'abri de notre protection, se remettre de leurs épreuves, et ce sera, pour eux et leurs adversaires, une trêve plus ou moins longue à ces que-

*Revue africaine*, 44<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> 237 (2<sup>e</sup> Trimestre 1900).

relles dont on ne saurait prévoir la fin, alors que l'origine en est parfois perdue depuis longtemps !

Sur les bords de l'oued Bou-Naâïm, à quelques kilomètres du champ de bataille d'Isly, se voient les restes de grands réservoirs d'eau et d'importants travaux de canalisation qui attestent l'existence antérieure d'une vaste entreprise agricole. Des constructions, dont une partie seulement reste debout, se cachent dans un bois d'oliviers, et toutes les terres environnantes qui en dépendent, sont actuellement cultivées pour le compte du gouvernement. Frappés par l'aspect de ces vestiges, nous en demandons l'origine, et l'on nous répond avec emphase que c'est la Kasba de Cheikh Ali ould Ramdhane. « Quel était ce personnage ? A quelle époque vivait-il ? Qu'est-il devenu ? » interrogeons-nous, et, jusqu'au dernier des bergers, tout le monde peut nous dire en détail la vie de cet homme dont le prestige est encore vivant dans ce pays et même en Oranie.

Simple citoyen d'Oudjda, originaire, dit-on, des Beni-Senassen, il se créa dans la région une influence que son intelligence, son activité et son énergie surent accroître dans des proportions surprenantes. Aidé de son meilleur ami El-Hadj Mohammed ben El-Bachir, qui était son bras droit, son homme lige, il créa, hors la ville, un château-fort dont nous ne voyons que des restes informes et où il vivait gardé par des soldats qu'il avait levés et équipés. Tandis qu'il commandait, en son propre nom, tout le pays depuis Adjeroud jusqu'aux oasis de Figuig, l'amel investi par le sultan, le kaïd Abdesselam Eddaoudi, végétait à Oudjda sans influence et sans considération.

Voyant grandir sa fortune et s'étendre son pouvoir, Cheikh Ali, poussé par une ambition sans bornes, s'enhardit au point de jouer au sultan et de mettre en échec l'autorité de Mouley El-Hassan. Ce n'était pas sans crainte, d'ailleurs, que ce prince voyait, aux confins de l'empire, grandir l'autorité et l'esprit d'indé-

pendance de ce rebelle ; aussi décida-t-il en 1876 de venir le châtier en personne et, par un exemple, frapper l'esprit des populations. En effet, le sultan rasa la kasba de Bou-Naâïm, confisqua au profit de l'État les biens des rebelles et les jeta en prison, où tous deux finirent leurs jours.

On voit, par cet exemple, que l'état politique actuel du Maroc peut se comparer à celui de la France des temps féodaux, alors que les provinces récemment réunies à la couronne étaient aux mains de vassaux plus ou moins fidèles à leur souverain. Le règne de Louis XI, entre autres, vit de puissants seigneurs encourir la colère du roi pour des vellétés d'indépendance. D'ailleurs, pour concevoir la vie intime d'un empire musulman comme celui du Maroc, on ne peut mieux faire qu'évoquer celle de la France à ces époques de l'histoire. On constatera, par ce rapprochement, une analogie frappante dans les institutions, les coutumes et les mœurs privées et publiques. Les relations des Latins et des Africains du nord s'en ressentirent favorablement au moyen-âge, et le livre très documenté du comte de Mas-Latrie en donne maintes preuves (1).

Comme la France de ce temps-là, l'empire chérifien ne réalise pas un tout homogène, un bloc unique, avec un souverain, un drapeau et une devise ; il se compose de provinces indépendantes les unes des autres, ayant des intérêts et une existence propres. Tels sont le Sous et Figuig, le Riff et Tafilalet ; groupes dissemblables, gouvernés, le plus souvent, par des hommes considérables du pays même, ou des réunions de notables qui sont, pour le sultan, des vassaux plus ou moins soumis, des sujets plus ou moins fidèles. Quant au prince, que peut-il contre ces hommes puissants qui, obéis des leurs et disposant souvent de soldats supérieurs à ceux

---

(1) *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale ou Magreb avec les nations chrétiennes au Moyen-Age.* Firmin-Didot, 1886.

du Makhzen, se sentent, au surplus, loin du maître et hors de portée de son bras ? Incertain du succès, sollicité sur plusieurs points à la fois, il est souvent obligé d'attendre des années et d'épuiser tous les stratagèmes avant d'aller, à la tête de ses troupes, châtier les rebelles dans leur pays. Il est vrai que le châtiment est toujours terrible, mais le sultan n'est pas encore rassuré sur un côté de ses États qu'il lui faut courir à d'autres périls.

C'est ainsi que le Makhzen passe son temps et use ses forces à maintenir l'ordre et l'obéissance, d'une frontière à l'autre : de l'Océan à l'Algérie, de la Méditerranée au Sahara. Il s'efforce de relier entre eux les blocs disjoints dont se compose l'Empire et qui tendent fatalement à se séparer, aucun ciment humain ne paraissant, présentement, susceptible d'y remédier ni de réaliser l'unité marocaine. Aussi bien, aujourd'hui, s'ajoute, à toutes ces menaces de ruine, un élément supérieur de désagrégation : la présence des Européens. On conçoit, dès lors, que l'équilibre, en ce pays, n'est plus maintenu que par la balance des compétitions étrangères ; balance incertaine, inquiétante, que le seul poids d'une épée peut, en un jour, entraîner irrésistiblement.

La France a possédé Oudjda en 1844 et 1859, et il est regrettable, à bien des égards, qu'après la bataille d'Isly l'on n'ait pas décidé de conserver cette ville et d'y installer le poste militaire créé à Lalla-Maghrnia ; cela nous aurait, tout au moins, évité les conséquences du traité de 1845, en nous laissant l'antique délimitation de la Molouïa et du Za. Aujourd'hui plus que jamais il est permis de le regretter, et on ne peut guère expliquer cet abandon que par les soucis de la pacification et de l'occupation de l'Algérie et les attaques dont cette entreprise était l'objet.

Puissent Oudjda dans le Tell et Figuig dans le Sahara devenir un jour nos bases d'opérations pour marcher à la conquête du Maroc, le plus beau et le plus riche des anciens États barbaresques.

Nous avons cru intéressant d'ajouter à ces notes deux spécimens de cette musique arabe si étrangement insaisissable pour qui ne l'a pas pratiquée dès l'enfance. Très-difficile à fixer comme dessin mélodique et comme rythme, elle doit, en outre, rester inséparable de son accompagnement obligé : l'instrument de percussion. Non seulement les battements variés de cet instrument constituent la mesure, mais encore ils s'adaptent au mètre sur lequel on chante.

Le *prélude* et la *marche* représentent le type de l'aubade qui se donne aux grands chefs, un jour de fête, ou de la marche qui accompagne une mariée. L'air qui sert de prélude appartient au genre dit *siah* à Alger et *âïthi* dans l'Ouest. Il ressemble à beaucoup de chants du Midi de l'Espagne — avec lesquels il a une évidente parenté — et se compose d'un thème unique, d'une seule phrase qui se chante sans tenir compte de la valeur précise des notes, mais en soutenant plus longuement certaines d'entre elles, en ajoutant à volonté des notes d'agrément et en variant les finales. En résumé, il est loisible à tout chanteur ou instrumentiste d'exécuter, selon son goût, avec gloses, fioritures, etc. On conçoit, dans ces conditions, combien un air arabe est difficile à saisir et à fixer.

Dans le *siah* que nous donnons ici, nous n'avons, autant que possible, laissé subsister que le squelette de la mélodie, sans variations ni fioritures. Ce chant doit être rendu avec un sentiment plutôt emphatique, en accentuant la différence de son qui distingue les temps forts des temps faibles, en usant du transport et du glissé, en liant et piquant, tour à tour, les notes de la même phrase répétée à souhait.

Le prélude est exécuté par une seule ghaïta, les tambours restant muets, et quelquefois une deuxième ghaïta soutient le chant en ne faisant entendre qu'une note, la tonique.

La marche est lente comme toutes les marches orien-

tales, et elle est soutenue sans interruption par le tebeul (grosse caisse) qui marque bien le premier temps de chaque mesure par un coup de batte accentué.

Notre marche est dans le mode mineur, cher à toutes les musiques primitives. La caractéristique de la gamme mineure arabe, c'est l'intervalle dissonnant de seconde augmentée qui se trouve entre le sixième et le septième degré et qui persiste dans la gamme ascendante. Ici cet intervalle est compris entre le la dièze et le do dièze ; depuis longtemps on n'use plus en Europe de cette gamme mineure que dans les imitations de musique ancienne. Au troisième acte de *Samson et Dalila*, figure un air arabe que l'auteur a harmonisé en marche et auquel il a conservé cet intervalle de seconde augmentée qui lui vaut tout son cachet, tout son parfum oriental.

L'air de danse qui vient ensuite est le type de ces phrases musicales qui s'exécutent sur des flûtes en roseau et qui accompagnent les danses dites du sabre ou du fusil. Deux danseurs évoluent avec des armes qu'ils manient de différentes façons ; pour s'exciter, ils marquent le premier temps de la mesure en frappant du pied sur le sol et les spectateurs indiquent les deux temps par des battements de mains. De cet ensemble obtenu avec les mouvements variés du tambour, résulte une sorte de polyrythmie entraînante et d'un charme très spécial.

On remarquera, dans cet air de danse, que la phrase musicale, qui peut se répéter à l'infini, n'est ponctuée d'aucun silence ; c'est là un des caractères les plus saillants des mélodies de ce genre. Les flûtistes de profession qui les exécutent doivent souffler dans leurs instruments sans interruption. Ils y parviennent en reprenant souffle par les narines, et cette curieuse manière de soutenir le son s'appelle en arabe *redd ennefs*.

ISMAËL HAMET.

La musique nouvelle par l'auteur est ici pour  
venir après la p. 136.

# Prélude et Marche

Recueillis et transcrits à Oudjda (Maroc)

par ISMAËL HAMET

Prélude

*Cantabile Andantino*

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a 6/8 time signature. It begins with a half note G4, followed by a quarter note A4, and then a series of eighth notes: B4, C5, D5, E5, F#5, G5, A5, B5, C6, D6, E6, F#6, G6, A6, B6, C7, D7, E7, F#7, G7, A7, B7, C8, D8, E8, F#8, G8, A8, B8, C9, D9, E9, F#9, G9, A9, B9, C10, D10, E10, F#10, G10, A10, B10, C11, D11, E11, F#11, G11, A11, B11, C12, D12, E12, F#12, G12, A12, B12, C13, D13, E13, F#13, G13, A13, B13, C14, D14, E14, F#14, G14, A14, B14, C15, D15, E15, F#15, G15, A15, B15, C16, D16, E16, F#16, G16, A16, B16, C17, D17, E17, F#17, G17, A17, B17, C18, D18, E18, F#18, G18, A18, B18, C19, D19, E19, F#19, G19, A19, B19, C20, D20, E20, F#20, G20, A20, B20, C21, D21, E21, F#21, G21, A21, B21, C22, D22, E22, F#22, G22, A22, B22, C23, D23, E23, F#23, G23, A23, B23, C24, D24, E24, F#24, G24, A24, B24, C25, D25, E25, F#25, G25, A25, B25, C26, D26, E26, F#26, G26, A26, B26, C27, D27, E27, F#27, G27, A27, B27, C28, D28, E28, F#28, G28, A28, B28, C29, D29, E29, F#29, G29, A29, B29, C30, D30, E30, F#30, G30, A30, B30, C31, D31, E31, F#31, G31, A31, B31, C32, D32, E32, F#32, G32, A32, B32, C33, D33, E33, F#33, G33, A33, B33, C34, D34, E34, F#34, G34, A34, B34, C35, D35, E35, F#35, G35, A35, B35, C36, D36, E36, F#36, G36, A36, B36, C37, D37, E37, F#37, G37, A37, B37, C38, D38, E38, F#38, G38, A38, B38, C39, D39, E39, F#39, G39, A39, B39, C40, D40, E40, F#40, G40, A40, B40, C41, D41, E41, F#41, G41, A41, B41, C42, D42, E42, F#42, G42, A42, B42, C43, D43, E43, F#43, G43, A43, B43, C44, D44, E44, F#44, G44, A44, B44, C45, D45, E45, F#45, G45, A45, B45, C46, D46, E46, F#46, G46, A46, B46, C47, D47, E47, F#47, G47, A47, B47, C48, D48, E48, F#48, G48, A48, B48, C49, D49, E49, F#49, G49, A49, B49, C50, D50, E50, F#50, G50, A50, B50, C51, D51, E51, F#51, G51, A51, B51, C52, D52, E52, F#52, G52, A52, B52, C53, D53, E53, F#53, G53, A53, B53, C54, D54, E54, F#54, G54, A54, B54, C55, D55, E55, F#55, G55, A55, B55, C56, D56, E56, F#56, G56, A56, B56, C57, D57, E57, F#57, G57, A57, B57, C58, D58, E58, F#58, G58, A58, B58, C59, D59, E59, F#59, G59, A59, B59, C60, D60, E60, F#60, G60, A60, B60, C61, D61, E61, F#61, G61, A61, B61, C62, D62, E62, F#62, G62, A62, B62, C63, D63, E63, F#63, G63, A63, B63, C64, D64, E64, F#64, G64, A64, B64, C65, D65, E65, F#65, G65, A65, B65, C66, D66, E66, F#66, G66, A66, B66, C67, D67, E67, F#67, G67, A67, B67, C68, D68, E68, F#68, G68, A68, B68, C69, D69, E69, F#69, G69, A69, B69, C70, D70, E70, F#70, G70, A70, B70, C71, D71, E71, F#71, G71, A71, B71, C72, D72, E72, F#72, G72, A72, B72, C73, D73, E73, F#73, G73, A73, B73, C74, D74, E74, F#74, G74, A74, B74, C75, D75, E75, F#75, G75, A75, B75, C76, D76, E76, F#76, G76, A76, B76, C77, D77, E77, F#77, G77, A77, B77, C78, D78, E78, F#78, G78, A78, B78, C79, D79, E79, F#79, G79, A79, B79, C80, D80, E80, F#80, G80, A80, B80, C81, D81, E81, F#81, G81, A81, B81, C82, D82, E82, F#82, G82, A82, B82, C83, D83, E83, F#83, G83, A83, B83, C84, D84, E84, F#84, G84, A84, B84, C85, D85, E85, F#85, G85, A85, B85, C86, D86, E86, F#86, G86, A86, B86, C87, D87, E87, F#87, G87, A87, B87, C88, D88, E88, F#88, G88, A88, B88, C89, D89, E89, F#89, G89, A89, B89, C90, D90, E90, F#90, G90, A90, B90, C91, D91, E91, F#91, G91, A91, B91, C92, D92, E92, F#92, G92, A92, B92, C93, D93, E93, F#93, G93, A93, B93, C94, D94, E94, F#94, G94, A94, B94, C95, D95, E95, F#95, G95, A95, B95, C96, D96, E96, F#96, G96, A96, B96, C97, D97, E97, F#97, G97, A97, B97, C98, D98, E98, F#98, G98, A98, B98, C99, D99, E99, F#99, G99, A99, B99, C100, D100, E100, F#100, G100, A100, B100, C101, D101, E101, F#101, G101, A101, B101, C102, D102, E102, F#102, G102, A102, B102, C103, D103, E103, F#103, G103, A103, B103, C104, D104, E104, F#104, G104, A104, B104, C105, D105, E105, F#105, G105, A105, B105, C106, D106, E106, F#106, G106, A106, B106, C107, D107, E107, F#107, G107, A107, B107, C108, D108, E108, F#108, G108, A108, B108, C109, D109, E109, F#109, G109, A109, B109, C110, D110, E110, F#110, G110, A110, B110, C111, D111, E111, F#111, G111, A111, B111, C112, D112, E112, F#112, G112, A112, B112, C113, D113, E113, F#113, G113, A113, B113, C114, D114, E114, F#114, G114, A114, B114, C115, D115, E115, F#115, G115, A115, B115, C116, D116, E116, F#116, G116, A116, B116, C117, D117, E117, F#117, G117, A117, B117, C118, D118, E118, F#118, G118, A118, B118, C119, D119, E119, F#119, G119, A119, B119, C120, D120, E120, F#120, G120, A120, B120, C121, D121, E121, F#121, G121, A121, B121, C122, D122, E122, F#122, G122, A122, B122, C123, D123, E123, F#123, G123, A123, B123, C124, D124, E124, F#124, G124, A124, B124, C125, D125, E125, F#125, G125, A125, B125, C126, D126, E126, F#126, G126, A126, B126, C127, D127, E127, F#127, G127, A127, B127, C128, D128, E128, F#128, G128, A128, B128, C129, D129, E129, F#129, G129, A129, B129, C130, D130, E130, F#130, G130, A130, B130, C131, D131, E131, F#131, G131, A131, B131, C132, D132, E132, F#132, G132, A132, B132, C133, D133, E133, F#133, G133, A133, B133, C134, D134, E134, F#134, G134, A134, B134, C135, D135, E135, F#135, G135, A135, B135, C136, D136, E136, F#136, G136, A136, B136, C137, D137, E137, F#137, G137, A137, B137, C138, D138, E138, F#138, G138, A138, B138, C139, D139, E139, F#139, G139, A139, B139, C140, D140, E140, F#140, G140, A140, B140, C141, D141, E141, F#141, G141, A141, B141, C142, D142, E142, F#142, G142, A142, B142, C143, D143, E143, F#143, G143, A143, B143, C144, D144, E144, F#144, G144, A144, B144, C145, D145, E145, F#145, G145, A145, B145, C146, D146, E146, F#146, G146, A146, B146, C147, D147, E147, F#147, G147, A147, B147, C148, D148, E148, F#148, G148, A148, B148, C149, D149, E149, F#149, G149, A149, B149, C150, D150, E150, F#150, G150, A150, B150, C151, D151, E151, F#151, G151, A151, B151, C152, D152, E152, F#152, G152, A152, B152, C153, D153, E153, F#153, G153, A153, B153, C154, D154, E154, F#154, G154, A154, B154, C155, D155, E155, F#155, G155, A155, B155, C156, D156, E156, F#156, G156, A156, B156, C157, D157, E157, F#157, G157, A157, B157, C158, D158, E158, F#158, G158, A158, B158, C159, D159, E159, F#159, G159, A159, B159, C160, D160, E160, F#160, G160, A160, B160, C161, D161, E161, F#161, G161, A161, B161, C162, D162, E162, F#162, G162, A162, B162, C163, D163, E163, F#163, G163, A163, B163, C164, D164, E164, F#164, G164, A164, B164, C165, D165, E165, F#165, G165, A165, B165, C166, D166, E166, F#166, G166, A166, B166, C167, D167, E167, F#167, G167, A167, B167, C168, D168, E168, F#168, G168, A168, B168, C169, D169, E169, F#169, G169, A169, B169, C170, D170, E170, F#170, G170, A170, B170, C171, D171, E171, F#171, G171, A171, B171, C172, D172, E172, F#172, G172, A172, B172, C173, D173, E173, F#173, G173, A173, B173, C174, D174, E174, F#174, G174, A174, B174, C175, D175, E175, F#175, G175, A175, B175, C176, D176, E176, F#176, G176, A176, B176, C177, D177, E177, F#177, G177, A177, B177, C178, D178, E178, F#178, G178, A178, B178, C179, D179, E179, F#179, G179, A179, B179, C180, D180, E180, F#180, G180, A180, B180, C181, D181, E181, F#181, G181, A181, B181, C182, D182, E182, F#182, G182, A182, B182, C183, D183, E183, F#183, G183, A183, B183, C184, D184, E184, F#184, G184, A184, B184, C185, D185, E185, F#185, G185, A185, B185, C186, D186, E186, F#186, G186, A186, B186, C187, D187, E187, F#187, G187, A187, B187, C188, D188, E188, F#188, G188, A188, B188, C189, D189, E189, F#189, G189, A189, B189, C190, D190, E190, F#190, G190, A190, B190, C191, D191, E191, F#191, G191, A191, B191, C192, D192, E192, F#192, G192, A192, B192, C193, D193, E193, F#193, G193, A193, B193, C194, D194, E194, F#194, G194, A194, B194, C195, D195, E195, F#195, G195, A195, B195, C196, D196, E196, F#196, G196, A196, B196, C197, D197, E197, F#197, G197, A197, B197, C198, D198, E198, F#198, G198, A198, B198, C199, D199, E199, F#199, G199, A199, B199, C200, D200, E200, F#200, G200, A200, B200, C201, D201, E201, F#201, G201, A201, B201, C202, D202, E202, F#202, G202, A202, B202, C203, D203, E203, F#203, G203, A203, B203, C204, D204, E204, F#204, G204, A204, B204, C205, D205, E205, F#205, G205, A205, B205, C206, D206, E206, F#206, G206, A206, B206, C207, D207, E207, F#207, G207, A207, B207, C208, D208, E208, F#208, G208, A208, B208, C209, D209, E209, F#209, G209, A209, B209, C210, D210, E210, F#210, G210, A210, B210, C211, D211, E211, F#211, G211, A211, B211, C212, D212, E212, F#212, G212, A212, B212, C213, D213, E213, F#213, G213, A213, B213, C214, D214, E214, F#214, G214, A214, B214, C215, D215, E215, F#215, G215, A215, B215, C216, D216, E216, F#216, G216, A216, B216, C217, D217, E217, F#217, G217, A217, B217, C218, D218, E218, F#218, G218, A218, B218, C219, D219, E219, F#219, G219, A219, B219, C220, D220, E220, F#220, G220, A220, B220, C221, D221, E221, F#221, G221, A221, B221, C222, D222, E222, F#222, G222, A222, B222, C223, D223, E223, F#223, G223, A223, B223, C224, D224, E224, F#224, G224, A224, B224, C225, D225, E225, F#225, G225, A225, B225, C226, D226, E226, F#226, G226, A226, B226, C227, D227, E227, F#227, G227, A227, B227, C228, D228, E228, F#228, G228, A228, B228, C229, D229, E229, F#229, G229, A229, B229, C230, D230, E230, F#230, G230, A230, B230, C231, D231, E231, F#231, G231, A231, B231, C232, D232, E232, F#232, G232, A232, B232, C233, D233, E233, F#233, G233, A233, B233, C234, D234, E234, F#234, G234, A234, B234, C235, D235, E235, F#235, G235, A235, B235, C236, D236, E236, F#236, G236, A236, B236, C237, D237, E237, F#237, G237, A237, B237, C238, D238, E238, F#238, G238, A238, B238, C239, D239, E239, F#239, G239, A239, B239, C240, D240, E240, F#240, G240, A240, B240, C241, D241, E241, F#241, G241, A241, B241, C242, D242, E242, F#242, G242, A242, B242, C243, D243, E243, F#243, G243, A243, B243, C244, D244, E244, F#244, G244, A244, B244, C245, D245, E245, F#245, G245, A245, B245, C246, D246, E246, F#246, G246, A246, B246, C247, D247, E247, F#247, G247, A247, B247, C248, D248, E248, F#248, G248, A248, B248, C249, D249, E249, F#249, G249, A249, B249, C250, D250, E250, F#250, G250, A250, B250, C251, D251, E251, F#251, G251, A251, B251, C252, D252, E252, F#252, G252, A252, B252, C253, D253, E253, F#253, G253, A253, B253, C254, D254, E254, F#254, G254, A254, B254, C255, D255, E255, F#255, G255, A255, B255, C256, D256, E256, F#256, G256, A256, B256, C257, D257, E257, F#257, G257, A257, B257, C258, D258, E258, F#258, G258, A258, B258, C259, D259, E259, F#259, G259, A259, B259, C260, D260, E260, F#260, G260, A260, B260, C261, D261, E261, F#261, G261, A261, B261, C262, D262, E262, F#262, G262, A262, B262, C263, D263, E263, F#263, G263, A263, B263, C264, D264, E264, F#264, G264, A264, B264, C265, D265, E265, F#265, G265, A265, B265, C266, D266, E266, F#266, G266, A266, B266, C267, D267, E267, F#267, G267, A267, B267, C268, D268, E268, F#268, G268, A268, B268, C269, D269, E269, F#269, G269, A269, B269, C270, D270, E270, F#270, G270, A270, B270, C271, D271, E271, F#271, G271, A271, B271, C272, D272, E272, F#272, G272, A272, B272, C273, D273, E273, F#273, G273, A273, B273, C274, D274, E274, F#274, G274, A274, B274, C275, D275, E275, F#275, G275, A275, B275, C276, D276, E276, F#276, G276, A276, B276, C277, D277, E277, F#277, G277, A277, B277, C278, D278, E278, F#278, G278, A278, B278, C279, D279, E279, F#279, G279, A279, B279, C280, D280, E280, F#280, G280, A280, B280, C281, D281, E281, F#281, G281, A281, B281, C282, D282, E282, F#282, G282, A282, B282, C283, D283, E283, F#283, G283, A283, B283, C284, D284, E284, F#284, G284, A284, B284, C285, D285, E285, F#285, G285, A285, B285, C286, D286, E286, F#286, G286, A286, B286, C287, D287, E287, F#287, G287, A287, B287, C288, D288, E288, F#288, G288, A288, B288, C289, D289, E289, F#289, G289, A289, B289, C290, D290, E290, F#290, G290, A290, B290, C291, D291, E291, F#291, G291, A291, B291, C292, D292, E292, F#292, G292, A292, B292, C293, D293, E293, F#293, G293, A293, B293, C294, D294, E294, F#294, G294, A294, B294, C295, D295, E295, F#295, G295, A295, B295, C296, D296, E296, F#296, G296, A296, B296, C297, D297, E297, F#297, G297, A297, B297, C298, D298, E298, F#298, G298, A298, B298, C299, D299, E299, F#299, G299, A299, B299, C300, D300, E300, F#300, G300, A300, B300, C301, D301, E301, F#301, G301, A301, B301, C302, D302, E302, F#302, G302, A302, B302, C303, D303, E303, F#303, G303, A303, B303, C304, D304, E304, F#304, G304, A304, B304, C305, D305, E305, F#305, G305, A305, B305, C306, D306, E306, F#306, G306, A306, B306, C307, D307, E307, F#307, G307, A307, B307, C308, D308, E308, F#308, G308, A308, B308, C309, D309, E309, F#309, G309, A309, B309, C310, D310, E310, F#310, G310, A310, B310, C311, D311, E311, F#311, G311, A311, B311, C312, D312, E312, F#312, G312, A312, B312, C313, D313, E313, F#313, G313, A313, B313, C314, D314, E314, F#314, G314, A314, B314, C315, D315, E315, F#315, G315, A315, B315, C316, D316, E316, F#316, G316, A316, B316, C317, D317, E317, F#317, G317, A317, B317, C318, D318, E318, F#318, G318, A318, B318, C319, D319, E319, F#319, G319, A319, B319, C320, D320, E320, F#320, G320, A320, B320, C321, D321, E321, F#321, G321, A321, B321, C322, D322, E322, F#322, G322, A322, B322, C323, D323, E323, F#323, G323, A323, B323, C324, D324, E324, F#324, G324, A324, B324, C325, D325, E325, F#325, G325, A325, B325, C326, D326, E326, F#326, G326, A326, B326, C327, D327, E327, F#327, G327, A327, B327, C328, D328, E328, F#328, G328, A328, B328, C329, D329, E329, F#329, G329, A329, B329, C330, D330, E330, F#330, G330, A330, B330, C331, D331, E331, F#331, G331, A331, B331, C332, D332, E332, F#332, G332, A332, B332, C333, D333, E333, F#333, G333, A333, B333, C334, D334, E334, F#334, G334, A334, B334, C335, D335, E335, F#335, G335, A335, B335, C336, D336, E336, F#336, G336, A336, B336, C337, D337, E337, F#337, G337, A337, B337, C338, D338, E338, F#338, G338, A338, B338, C339, D339, E339, F#339, G339, A339, B339, C340, D340, E340, F#340, G340, A340, B340, C341, D341, E341, F#341, G341, A341, B341, C342, D342, E342, F#342, G342, A342, B342, C343, D343, E343, F#343, G343, A343, B343, C344, D344, E344, F#344, G344, A344, B344, C345, D345, E345, F#345, G345, A345, B345, C346, D346, E346, F#346, G346, A346, B346, C347, D347, E347, F#347, G347, A347, B347, C348, D348, E348, F#348, G348, A348, B348, C349, D349, E349, F#349, G349, A349, B349, C350, D350, E350, F#350, G350, A350, B350, C351, D351, E351, F#351, G351, A351, B351, C352, D352, E352, F#352, G352, A352, B352, C353, D353, E353, F#353, G353, A353, B353, C354, D354, E354, F#354, G354, A354, B354, C355, D355, E355, F#355, G355, A355, B355, C356, D356, E356, F#356, G356, A356, B356, C357, D357, E357, F#357, G357, A357, B357, C358, D358, E358, F#358, G358, A358, B358, C359, D359, E359

*Marche*

*Tambour*

*Lento*

*pour finir*

# Air de Danse arabe

Recueilli et transcrit à Oudjda (Maroc)

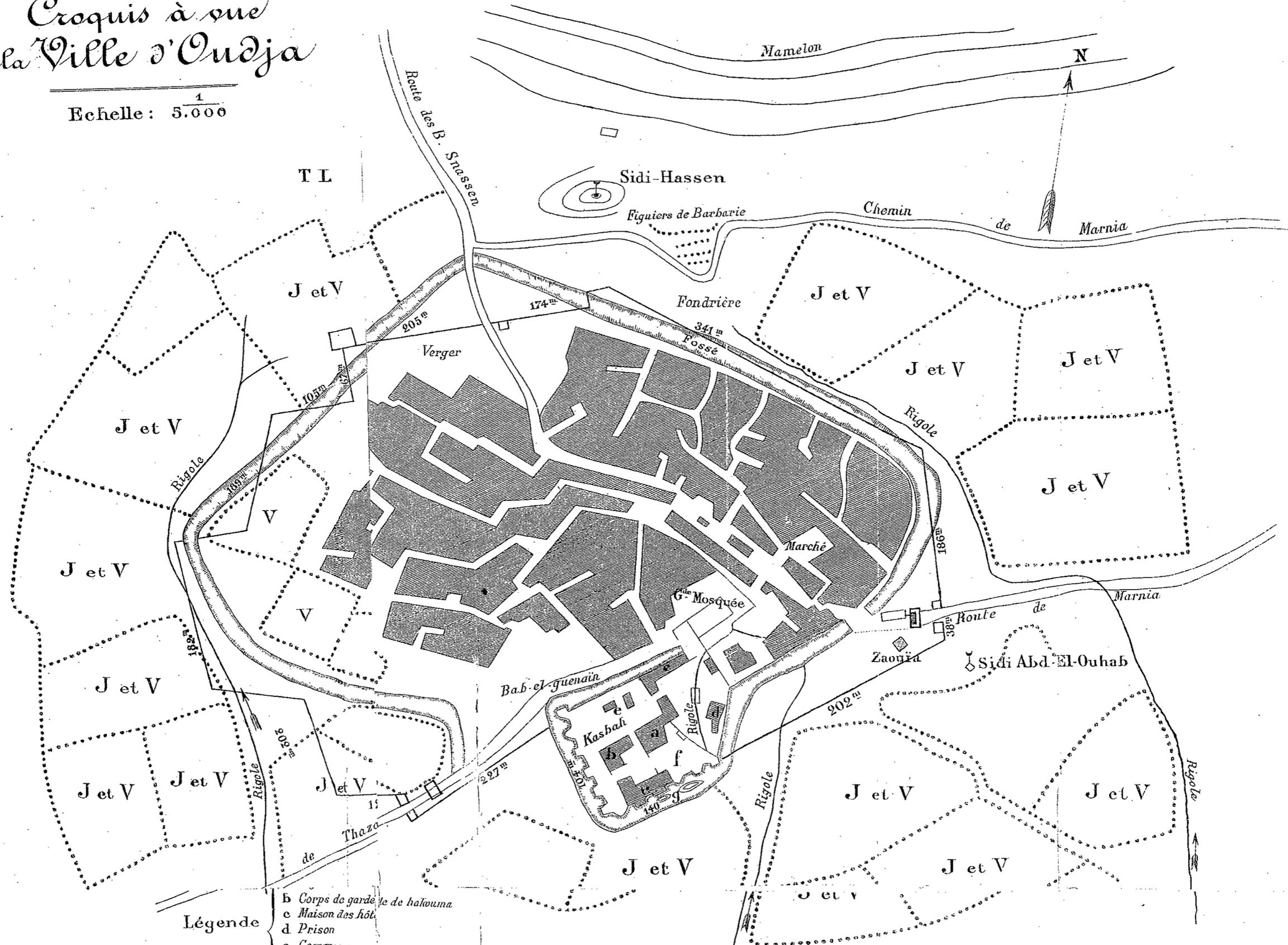
par ISMAËL HAMET

The musical score consists of five staves. The top staff is labeled 'Tambour (1)' and contains a rhythmic pattern with three triplet markings above it. The second staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a 2/4 time signature, marked 'Alleg<sup>to</sup>'. It contains a melodic line with slurs and accents. The third and fourth staves continue the melodic line. The fifth staff is a single line with a few notes and the instruction 'pour finir' below it.

(1) Faire trois fois le chant avec le premier battement de tambour, puis trois fois avec le second battement, varier ainsi durant toute la danse et finir avec le premier battement.

# Croquis à vue de la Ville d'Oudja

Echelle:  $\frac{1}{5.000}$



**Légende**

- b Corps de garde de de hakouma
- c Maison des hôt
- d Prison
- e Communs.
- f Jardin
- g Bains

Le trait en ligne droite indique la nouvelle  
enceinte de la ville édiée en 1897